

# LA VIE FINIT-ELLE A SOIXANTE ANS ?

par Alfred Métraux

**P**ARMI les nombreux problèmes qui se posent à notre civilisation moderne, celui du sort des vieilles gens est l'un de ceux qui préoccupent le plus l'opinion publique, du moins à en juger par le nombre d'articles qui lui sont consacrés dans les revues et les journaux. En effet, depuis un siècle, la durée moyenne de la vie humaine s'est considérablement prolongée dans les pays industrialisés où elle atteint la moyenne de soixante-treize ans.

Le pourcentage croissant de vieillards dans l'ensemble de la population est un phénomène nouveau qui demande des solutions nouvelles. Car, comment concilier les légitimes impatiences des nouvelles générations avec la retraite imposée à des hommes et des femmes ayant devant eux de nombreuses années d'existence et qui se sentent encore l'énergie nécessaire pour continuer leurs activités au-delà des limites assignées par la société ? Comment occuper ceux dont l'âge physiologique ne correspond pas à l'âge réel ?

Mon propos n'est pas d'apporter après tant d'autres une réponse à ces questions, mais de décrire sous une forme succincte quelques-unes des attitudes observées dans les sociétés primitives envers les personnes âgées et qui ne peuvent plus participer aux activités normales de leur groupe.

Une légende tenace veut que beaucoup de sociétés « sauvages » soumettent les personnes dont les forces déclinent, à des épreuves qui, si elles ne sont pas victorieusement surmontées, les condamnent à périr. C'est ainsi qu'on raconte que chez certaines peuplades des mers du Sud, les hommes âgés seraient forcés de grimper sur des cocotiers que l'on secoue. Ceux qui ne seraient plus capables de s'y accrocher seraient éliminés. Ces récits sont aussi amusants que faux.

**I**l est vrai que dans certains groupes vivant dans des conditions très dures, comme par exemple jadis chez les Esquimaux ou les habitants de la Terre de Feu, ceux qui ne sont plus à même de participer de façon active à la lutte pour la vie sont voués à la mort. C'est généralement la personne qui se sent à charge et qui a perçu dans les propos vœux de ses parents et amis que sa présence commence à leur peser, qui demande à être mise à mort. Avec l'extrême discrétion qui caractérise les Esquimaux, ceux qui se décident à disparaître se laissent tomber d'un traîneau sans mot dire et attendent, étendus sur la neige, que la fin vienne. Ou bien, un membre de la famille est prié de les tuer. L'ethnologue américain E.M. Weyer a connu un Esquimau qui lui raconta comme une chose toute naturelle qu'il avait tué son propre père sur les instances de celui-ci. Le père lui avait indiqué l'endroit précis où il devait enfoncer la lame de son couteau.

Souvent, les vieilles gens sont enfermées dans un igloo où elles meurent de froid. Bien que l'opinion publique ne condamne pas ces exécutions, elles n'en suscitent pas moins un vague remords. Celui-ci trouve son expression dans la mythologie qui raconte souvent le sauvetage miraculeux du vieillard et la punition de ceux qui l'ont délaissé.

Il serait injuste d'accabler les peuplades que la précarité

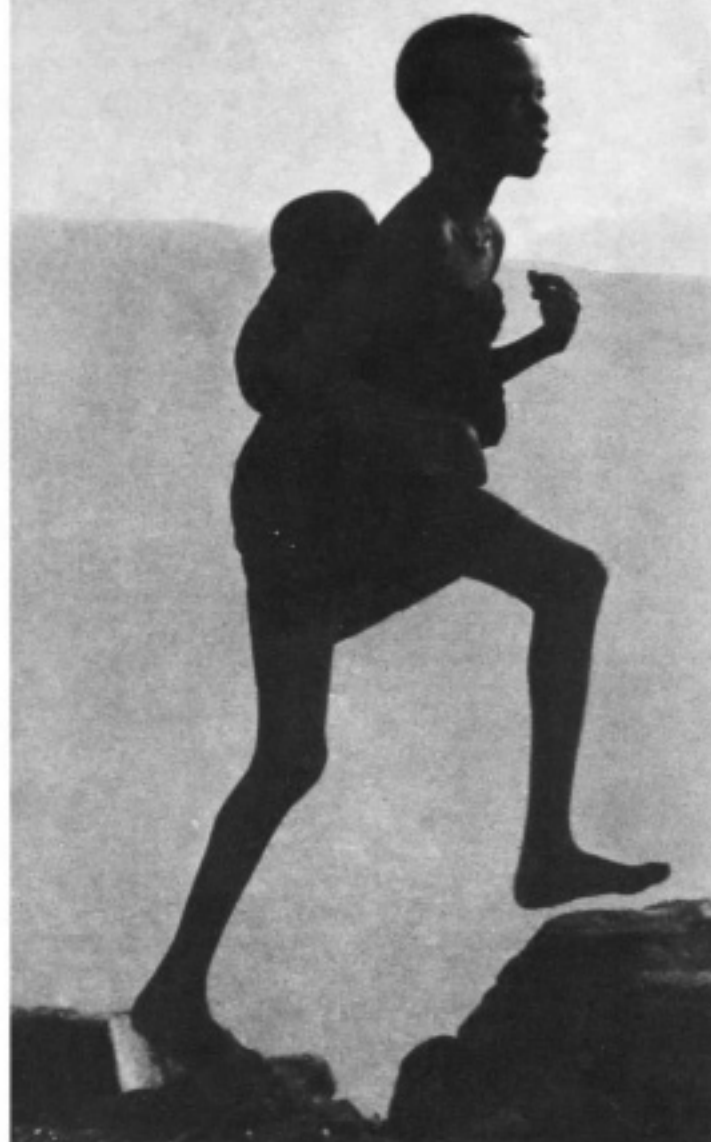


Photo OMS, Pierre Fittet

des ressources oblige à se défaire des vieillards. N'oublions pas qu'il s'agit là d'une question de vie ou de mort du groupe entier.

Dans la plupart des cas, les nomades qui appliquent cette dure loi le font sur la demande même de ceux qui ne peuvent plus suivre le groupe et qui savent qu'en retardant sa marche ils lui portent préjudice. Généralement, c'est après avoir vainement tenté de porter un invalide qu'on l'abandonne, non sans lui avoir laissé des vivres dans l'espoir de le retrouver encore vivant lorsqu'on reviendra sur les lieux.

Dans une étude comparative consacrée au « Rôle de l'âge dans les sociétés primitives », le docteur Leo Simmons est arrivé à la conclusion que la plupart des sociétés de chasseurs et de collecteurs ne négligent pas les vieillards et que ceux-ci reçoivent leur part du gibier ou des fruits recueillis.



**UNE SOCIÉTÉ PATRIARCALE.** Pour les Dogons, tribu qui vit sur les rives du Niger depuis quelque huit siècles, la parole des vieillards a force de loi. Comme dans beaucoup d'autres sociétés où les valeurs traditionnelles demeurent, les Dogons — qui aujourd'hui sont des citoyens de la République du Mali — respectent les patriarches dont nul ne conteste l'autorité.

Il est vrai que les « primitifs » qui vivent à ce niveau économique mettent plus volontiers leurs ressources en commun que les peuplades qui pratiquent l'agriculture et l'élevage. La solidarité est de règle et il n'est pas fait exception pour ceux qui ne peuvent plus participer aux activités communes.

Chez les Indiens Crow des Grandes Plaines des États-Unis, lorsqu'un chasseur avait abattu un grand nombre de bisons, il s'écriait : « Je ne reprends ni mes flèches ni les peaux. » La viande appartenait alors aux vieillards qui étaient les « pauvres » de la tribu. De même, les chasseurs Creek réservaient toujours la part des vieillards qui, en outre, savaient qu'il n'y avait pas de hutte dans leur clan qui ne leur fût ouverte.

Jadis, les Samoans avaient peine à comprendre ce que pouvait signifier pour un Blanc d'être pauvre.

Il était, en effet, inconcevable pour eux qu'une personne accablée par les infirmités de l'âge, puisse souffrir de la faim et se trouver sans toit. Dans les communautés rurales de l'ancien empire Inca, les paysans organisaient des corvées pour cultiver des terres dont les produits étaient affectés aux veuves, aux orphelins et aux vieillards. Aujourd'hui encore, chez les descendants de ces mêmes Indiens, la solidarité villageoise se manifeste en faveur de ceux qui sont dans le besoin.

On peut souvent se demander si dans les civilisations archaïques, le sort des vieilles gens n'est pas préférable à celui qu'elles connaissent dans notre société.

Tout d'abord, ils éprouvent à un moindre degré le sentiment de leur inutilité. Même lorsque leurs forces déclinantes ne leur permettent plus de partager les travaux 21

## Les vivantes archives de la tribu

qui assurent la subsistance de la communauté, il leur est facile de trouver des activités qui leur sont, en quelque sorte réservées. Ils passent à la catégorie d'auxiliaires ou de conseillers. S'ils ne prennent plus d'initiative, ils coopèrent aux entreprises des autres. Ces nouvelles fonctions, loin d'être méprisées, leur valent le respect et l'estime de leur communauté.

Chez les Cayapo que je visitais il y a quelques années, la condition des hommes qui portaient le titre de vieillards ne m'a pas paru digne de pitié. Ils siégeaient en permanence dans la partie de la « maison des hommes » qui leur était réservée et s'occupaient à fabriquer des flèches ou à tresser des paniers. Ils surveillaient le village et intervenaient chaque fois qu'une querelle éclatait. En outre, ils édifiaient les jeunes générations par des discours qui duraient de nombreuses heures et qui leur permettaient d'évoquer les souvenirs glorieux de leur vie de chasseur ou de guerrier.

Dans un très grand nombre de tribus, les activités artisanales les plus utiles sont l'apanage des personnes âgées. L'habileté dont elles font preuve, grâce à l'expérience acquise, leur vaut toute une clientèle de jeunes désireux d'obtenir les instruments ou les armes dont ils ont besoin. C'est d'ailleurs aux anciens que l'on s'adresse de préférence lorsqu'il s'agit de diriger des opérations difficiles comme la construction d'un bateau ou d'une maison. La médecine est un domaine où les vieilles gens excellent. Ils sont censés connaître les herbes efficaces pour chaque maladie et surtout les formules magiques sont non moins indispensables. Quant on songe à la place qu'occupent les charmes dans la vie quotidienne, on se rend compte de l'importance que revêt pour la tribu ou le village la science des vieillards. Les chasseurs, les pêcheurs, sans parler des agriculteurs, doivent avoir recours à eux s'ils veulent s'assurer de la bonne chance et se protéger contre les influences malignes.

**D'**AUTRE part, qui connaît mieux que les anciens les rites et les détails des cérémonies ? Ils les ont vus pratiquer toute leur vie et ils veillent à ce qu'ils soient exécutés conformément aux traditions. On sait l'importance que les « primitifs » attachent à l'exactitude rituelle. Or, celle-ci ne peut leur être garantie que par les détenteurs de cette tradition — les hommes ou les femmes d'âge et d'expérience. Ceux-ci sont également les archives vivantes de la tribu. C'est leur devoir de transmettre aux jeunes générations les mythes et les légendes historiques du groupe. On peut aussi les consulter non seulement pour satisfaire une curiosité toute intellectuelle, mais aussi pour trancher de questions de droit. Ainsi, chez les Akamba, tribu africaine « quelconque ne savait comment agir dans des cas donnés pour se conformer à la coutume, allait consulter un ancien qu'il payait. Lors des disputes, les vieillards étaient censés pouvoir fournir les précédents juridiques permettant de trancher une querelle ».

Le savoir et la sagesse ne confèrent pas seulement du prestige et une position influente à de nombreux vieillards, mais ils sont encore une source de richesse. Car, les formules magiques qu'ils prononcent ou les conseils qu'ils donnent sont rétribués selon un tarif plus ou moins établi.

Pour reprendre le cas des Akamba, celui qui veut demander conseil à un homme d'âge, ne se rend pas chez lui les mains vides. Il lui apportera un bouf et pour le moins une chèvre. Les chants, les charmes et les prières que les Navaho emmagasinaient dans leur mémoire constituaient un véritable capital qui était exploité à bon escient. « Les hommes d'âge ne partageaient leurs connaissances que moyennant paiement. La somme de formules médicales, de noms sacrés, de légendes, de secrets et de chansons valent plus, dit-on, qu'un troupeau de trois mille bêtes — moutons, bovins et chevaux. » Tout homme peut donc, au cours de sa vie, accumuler



Photo Office National du Film du Canada

**LE PRESTIGE DE L'AGE.** Les études des ethnologues ont fait justice des légendes selon lesquelles certaines sociétés traiteraient sans ménagement les vieillards, qui seraient même mis à mort quand leur faiblesse ou leurs infirmités font d'eux une charge pour la communauté. Il est clair aujourd'hui que la plupart des vieillards bénéficient de l'aide de la tribu, et qu'ils sont respectés et estimés. Ils sont les

tous les éléments de cette littérature orale — scientifique, religieuse ou historique — dont, au soir de sa vie, il pourra tirer parti pour le bien de tous et de lui-même.

Le prestige et l'influence des vieillards sont si grands qu'on peut parler à leur propos de gérontocratie. L'exemple classique de cette prédominance de l'âge nous est fourni par les indigènes de l'Australie. Dans ces tribus, les vieillards exerçaient une autorité presque tyrannique dans la plupart des domaines. Il n'est pas rare que les vieillards forment des sociétés fermées dont ils ne livrent les secrets qu'au prix d'une obéissance absolue de la part des jeunes qui souhaitent y être initiés. Les rites d'initiation si répandus dans les sociétés primitives sont généralement dirigés par les vieillards qui en ont fait un instrument de leur domination.

Ils peuvent ainsi s'assurer le contrôle des jeunes et leur faire payer chèrement les privilèges religieux qu'ils leur confèrent. En Australie, les vieillards pouvaient semer la terreur parmi les femmes et les jeunes en faisant ronfler les rhombes, instruments rituels, communément appelés « diables ».

Au témoignage de B. Spencer et F.J. Guillen, anthropologues britanniques, certaines cérémonies n'avaient d'autre fonction que de graver dans l'esprit des jeunes l'obligation d'obéir aux lois tribales et de les convaincre de la supériorité des hommes âgés qui sont les seuls à connaître le rituel.

Même chez les Esquimaux qui n'hésitaient pas à tuer les vieillards, ceux-ci n'en étaient pas moins entourés de la plus grande considération. Rasmussen, cet admirable interprète de la vie de ces indigènes a noté les propos suivants concernant les chamans : « Nous ne comprenons pas les choses cachées, mais nous croyons en ceux qui disent qu'ils les connaissent. Nous croyons en nos *angakut*, en nos magiciens... car nous souhaitons vivre longtemps



dépositaires des connaissances, ils savent soigner les maladies, régler les cérémonies rituelles; aussi leur influence est-elle grande. Les femmes jouissent de plus de liberté quand elles avancent en âge, et même de certains privilèges d'ordinaire réservés aux hommes. Ci-dessus, un Esquimau constructeur d'iglou (territoires septentrionaux du Canada). A droite, vieille femme africaine.



Photo Unesco, Gerda Bohm

et parce que nous ne voulons pas nous exposer aux dangers de la faim et du dénuement. Si nous ne suivions pas leurs conseils, nous péririons. »

L'ethnographie de l'Amérique du Nord nous apporte d'innombrables exemples du respect accordé aux vieillards. Pour marquer de la déférence à un homme, même jeune, on le qualifiait de vieillard. A vrai dire, ce respect naît souvent de la crainte. Les vieillards ne sont-ils pas proches des ancêtres puisqu'ils ne tarderont pas à les rejoindre ? Si on leur manque d'égards, ils pourraient fort bien aller se plaindre chez les ancêtres qui retireraient leur protection à leurs descendants.

C'est du moins ainsi que raisonnaient les Dahoméens pour expliquer les attentions qu'ils manifestaient aux personnes âgées. Une longue vie passe pour être un témoignage de la faveur divine et la preuve qu'un individu a su se concilier la sympathie des dieux et des esprits. Chez les Palaung de la Birmanie, le prestige augmente avec l'âge, si bien que les femmes cherchent à se faire passer pour plus vieilles qu'elles ne le sont.

Parmi les avantages dont jouissent les gens d'âge, le moindre n'est pas celui d'être libéré de nombreux tabous. On estime généralement que ceux qui ont vécu très vieux sont immunisés contre les dangers que les tabous sont censés devoir écarter. D'autre part, à l'approche de la mort, il est moins important de se garder des périls qui menacent les jeunes.

La condition des femmes tend à se rapprocher de celle des hommes lorsqu'elles ont atteint un certain âge. Il leur est permis de fumer et de boire, d'user d'un langage immodeste et en Nouvelle-Guinée, on les autorise même à pénétrer dans le club des hommes. Les mythes et les légendes qui constituent la littérature orale sont également favorables aux vieilles gens qu'ils représentent volontiers comme des sages et des bienfaiteurs de la tribu.

La puissance qu'on leur attribue dans la vie courante se reflète dans les pouvoirs surnaturels qu'on leur prête dans les aventures fabuleuses dont ils sont les héros.

Les liens de famille ont toujours représenté la plus sûre garantie pour le bien-être des personnes âgées. Beaucoup de sociétés accordent aux vieillards le privilège d'épouser de jeunes femmes qui prendront soin d'eux. C'est très souvent la première épouse qui, sentant le poids des années, pousse son mari à acquérir une jeune femme qui viendra alléger sa tâche. En Australie, les vieillards s'étaient assuré le monopole des jeunes femmes, si bien que les jeunes garçons avaient peine à trouver une épouse et devaient se contenter de femmes beaucoup plus âgées qu'eux.

A l'intérieur de la famille, il existe presque toujours des relations particulièrement affectueuses entre grands-parents et petits-enfants. Les premiers veillent sur les seconds. Les rapports entre eux sont plus étroits qu'entre parents et enfants. Les grands-parents sont des protecteurs, des amis et aussi des compagnons de jeu. Ils se désignent souvent par des termes identiques comme s'ils étaient membres de la même génération et ne craignent pas de se jouer des farces ou de s'adresser des plaisanteries. Aussi, c'est à leurs petits-enfants plutôt qu'à leurs fils ou à leurs filles que les vieillards lèguent leurs secrets.

Si après ce bref aperçu du rôle des vieillards dans les sociétés primitives nous revenons à notre propre société, nous pouvons estimer le prix dont nous avons payé notre progrès technique. Nous vivons certes plus longtemps que les « sauvages » mais ce privilège nous l'avons acheté très cher.

Etre respecté, se sentir un membre utile et actif de sa société, jouir de l'amitié de ses petits-enfants n'est-ce pas là avantages qui valent plus que le confort de nos hospices ou, au mieux, des « villes pour vieillards » ?